

Jean-Luc Bailly

# LES PESTES NOIRES



EDILIVRE  
COUP DE COEUR  
COLLECTION ●●●



À Yveline mon épouse

EXTRAIT



Remerciements à Monique Lucenet

Son livre Lyon, malade de la peste Editions  
SOFEDIR, 1981 a été une source d'inspiration  
incomparable.



Un mal qui répand la terreur,  
Mal que le ciel en sa fureur  
Inventa pour punir les crimes de la terre  
Jean de La Fontaine



Si j'ai ajourné ce récit,  
C'est que j'ai voulu attendre  
Que les événements eussent atteint leur maturité,  
Que tout l'*apostume eût crevé*...

Jules Michelet



## **Première partie**

EXTRAIT



# 1

J'ai quitté la Calmette un matin de mars. Il faisait froid. Une épaisse couche de glace s'était formée et rendait les abreuvoirs inutilisables. Quant à la Cîtelte, gelée, elle était uniformément blanche au point d'en devenir méconnaissable. Alentour, les branches des arbres épargnés par nos bûcherons étaient recouvertes d'une mince couche de givre et brillaient dans les premiers rayons du soleil. Bleu intense, le ciel était parfaitement dégagé et ajoutait un peu de sa limpidité au sentiment de froid. Lorsque je suis parvenu à l'endroit où le vallon commence à se rétrécir, j'ai fait faire une volte-face à mon cheval pour contempler encore ce spectacle magique de minuscules cristaux de glace qui scintillent dans le soleil levant. Je voulais, aussi, saluer le castel de mon père une dernière fois avant de m'éloigner. Se détachant sur le fond lumineux des champs uniformément blanchis, sa masse sombre, presque noire, et le léger panache de fumée qui s'échappait du toit firent naître en moi un sentiment de force et de sérénité.

Je suis arrivé à Lyon par Bron et le faubourg de la Guillotière. Je n'avais pas prévu de faire le détour par

Beaurepaire mais, le Rhône étant en crue, il y avait trop d'aléas à remonter par Tournon. Je n'ai donc pas hésité à filer sur Crest, puis Roman, par le chemin de la rive gauche. D'autant que les routes qui longent le fleuve étaient sillonnées par des seigneurs protestants partis soutenir la révolte contre le roi.

Et j'en connaissais un bout sur cette question de la révolte contre le roi. Le départ brutal de mon frère aîné, René, pour aller rejoindre le marquis Saint André de Montbrun, avait été un choc important chez nous. Même s'il était prévisible depuis que certains protestants, encouragés par le duc de Rohan, s'étaient remis à fortifier leurs places fortes. On sentait bien, du moins chez les huguenots, que l'ancienne clause autorisant la fortification des places de sûreté titillait sérieusement le jeune roi, et qu'il allait se passer quelque chose...

Mon père, comme la plupart de ses amis protestants de Dieulefit, renâclait à suivre le duc de Rohan dans cette aventure. D'abord ce chef de guerre n'était pas de la région, ensuite ils trouvaient que l'édit avait suffisamment apaisé les tensions et qu'il était donc vain de vouloir relancer les hostilités. La liberté de conscience et la liberté de culte suffisaient à leurs exigences.

Par contre, ce qui nous inquiétait particulièrement c'était, non seulement l'obstination d'Alexandre de Saint André à vouloir soutenir Rohan, mais aussi l'amitié qui le liait à mon frère René.

Ils avaient à peu près le même âge et avaient été élevés ensemble, au château de Montbrun, pendant près de quatre ans, comme cela se faisait quelquefois dans les vieilles familles nobles de notre région. Lorsqu'on a su qu'Alexandre partait à Montauban

pour rejoindre les troupes de Rohan, on s'est dit que René n'allait pas tarder à le suivre. Ce qui n'a pas manqué. Dès qu'Alexandre fut nommé maréchal de camp, il a proposé à René le commandement d'une de ses compagnies...

EXTRAIT



## 2

Il y avait pas mal de monde sur le chemin menant à Lyon, malgré un froid inhabituel pour la saison. Les gros flocons qui s'étaient mis à tomber n'y avaient absolument rien changé. Malgré une bonne couche de neige, le lendemain, le nombre de voyageurs circulant sur les routes était à peu près le même.

Il devait y avoir une raison à cela. Mais laquelle ? Peut-être les mauvaises récoltes de l'année précédente étaient-elles une explication à ces migrations exceptionnelles. Peut-être la crainte de la disette éparpillait-elle beaucoup de gens en ces endroits retirés où ils espéraient trouver subsistance. Je ne sais pas. Toujours est-il que le commerce avec des régions sans cesse plus éloignées semblait avoir pris un aspect impératif ; et on rencontrait aussi bien du menu peuple que des bourgeois, des seigneurs que de riches marchands. Sans parler des bandits...

Heureusement, mon cheval et ma condition de gentilhomme me donnaient un avantage sur la plupart des autres voyageurs : d'une part, mon bagage était léger, d'autre part, ma monture était toute fraîche. Et ma bourse, correctement garnie, me permettait d'être

reçu avec empressement dans toutes les auberges où je me présentais. Mais, c'est précisément cette bourse qui devint un vrai handicap. Je voyais des voleurs partout... J'étais sûr que, subodorant sa présence, ils se mettaient à échafauder des stratagèmes ou les pires guets-apens pour s'en emparer. J'étais continuellement inquiet, sans cesse sur le qui-vive. Car, si mon frère René maniait les armes à la perfection, j'excellais plutôt à balancer l'encensoir ou à murmurer des psaumes qu'à faire des moulinets avec une épée. Ce qui est certain, c'est que mon sentiment d'insécurité était moins grand, il y a quelques mois en arrière, lorsque je faisais la tournée des granges de l'abbaye d'Aiguebelle. Pourtant, je n'étais protégé que par une coule blanche et un scapulaire noir... alors que je voyageais en Vivarais, en plein territoire religionnaire. Maintenant, si mon épée d'écuyer, toujours pendue à mon côté, tenait quelques sbires à distance, les autres semblaient s'en moquer complètement et me serraient de près. Tous attendaient, j'en suis sûr, le moment propice.

Dans les auberges, il n'y avait pas de jour où quelque gros bras ne cherche à me bousculer ou à me provoquer pour tester ma résistance. Conscient de ma fragilité, j'étais donc assez ouvert à des échanges de bons procédés avec des voyageurs plus expérimentés. C'est comme cela que j'ai lié des liens de sympathie avec Thomas Briosco, un marchand de draps se rendant à Lyon pour la foire de printemps.

Un soir, à Crest, voyant que trois braillards échauffés par le vin voulaient en découdre avec moi, il intervint vigoureusement et s'interposa comme une sorte de parrain protecteur. Ce grand bonhomme aux épaules carrées, aux mains énormes et aux yeux

pétillants, imposait le respect dès le premier coup d'œil. Son jeune commis, à peine plus petit, ne paraissait pas moins solide. Pas complètement muet, mais plutôt du genre taiseux, ce dernier était remarquable par la mobilité de son regard et son long visage pointu. Son attitude voûtée et sa façon d'être sans cesse aux aguets lui donnaient un air tout à fait animal, au point que son patron l'avait surnommé « La fouine ».

Thomas Briosco venait de Lombardie. Il n'avait pas pris le chemin le plus simple pour se rendre à Lyon. Il avait changé son parcours habituel à cause de la guerre qui ravageait sa région, mais aussi, à cause de la peste noire qui était signalée à Turin et à Grenoble. C'était surtout pour éviter la contagion qu'il était passé plus au sud, par Saluzzo, et remontait par Crest.

Chaque jour, nous faisons les mêmes étapes. Mais seulement, lui, il quittait l'auberge tôt le matin et il arrivait tard le soir, du fait du fort volume de son bagage... Dès notre première rencontre, nous convînmes d'un échange de bons procédés : il serait mon allié en cas d'agression et je serai son avant-garde afin de retenir dans les auberges les emplacements nécessaires à la sécurité de ses marchandises. Je n'ai rien perdu au change même s'il n'a, de fait, jamais eu à intervenir pour me protéger. Mais, le soir à l'étape, j'ai pu mesurer combien il était cultivé et m'enrichir de ses nombreuses connaissances.

Un soir, la conversation porta sur ma condition :

– Dis-moi, Cécilio, pourquoi as-tu un prénom italien alors que tu es gentilhomme français ?

– C’est une tradition familiale !... C’est fait pour ne pas oublier d’où nous venons. Ainsi, le deuxième garçon des familles de gentilshommes verriers d’origine italienne a toujours un prénom italien !

– Et d’où venez-vous en Italie ? dit Thomas.

– D’Altare, en Ligurie. Nos ancêtres y étaient déjà verriers depuis quatre ou cinq générations lorsque les miens ont quitté la ville ! dis-je, avec un brin de fierté.

– Et pourquoi ont-ils émigré en France ?

– Chez nous, on raconte que le roi René, ici en Provence, voulait développer l’art du verre sur ses territoires. Alors, il a promis les mêmes titres et privilèges que ceux de la noblesse à ceux qui voudraient bien venir !...

– Et donc il a tenu sa promesse ! constata Thomas.

– Tout à fait ! Comme tu as pu le voir, j’ai l’épée d’écuyer et le bonnet brodé ! Et je porte toujours sur moi la copie des lettres patentes qui prouvent que je suis gentilhomme, dis-je en sortant fièrement mon vidimus.

Thomas m’écoutait très attentivement comme il le faisait chaque fois qu’il connaissait mal le sujet abordé.

– C’est assez malin ! dit-il en hochant la tête. Chez nous, en Italie du nord, les Vénitiens ont une autre politique puisqu’ils tuent ceux qui cherchent à partir.

– Et pourquoi ? demandai-je.

– Par crainte qu’ils ne révèlent quelque secret de fabrication. N’était-ce pas la même chose à Altare ? demanda-t-il, faussement naïf.